

ÉVOLUTION

DES

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Lorsque les peuples de l'Amérique espagnole s'émancipèrent du pouvoir de la métropole, ils se constituèrent en républiques entièrement détachées l'une de l'autre, qui, étant donné la grande extension territoriale et la difficulté des communications, devaient bientôt s'isoler. Si bien que ce qui avant était un seul et vaste domaine espagnol se convertit en une mosaïque d'Etats différents et parfois antagonistes. Une telle situation a amené ces peuples à méconnaître leurs origines et leurs destins communs, au point qu'on a douté de l'existence d'une race hispano-américaine. Mais si l'on prend ce mot au sens unique qu'il peut avoir lorsqu'on parle des peuples occidentaux, c'est-à-dire celui de l'unité d'origine, de tradition, de langue, de culture, de religion, il est hors de doute qu'il existe une race continentale. Il est vrai que les éléments ethniques ne se combinent pas chez tous ces peuples dans la même proportion, mais les éléments fondamentaux : l'espagnol et l'indien, sont partout les mêmes. Il est vrai aussi que l'immigration étrangère, dans quelques républiques, ajoute chaque jour à la nationalité des contingents nouveaux, mais celle-ci les assimile complètement au point de les rendre presque imperceptibles dès la première génération. Et ce fait est la meilleure preuve, non seulement de l'existence, mais aussi de la vigueur de la race. Les grands héros de l'Indépendance, Bolivar et San Martin, crurent à l'unité raciale et c'est

pour cela qu'ils firent cause commune pour libérer le Continent.

Au milieu de cette désagrégation générale, la langue a été le principal lien entre les différentes républiques, et la littérature a maintenu dans le continent une sorte de communion spirituelle spontanée et pour cela profonde. Aux moments du plus grand isolement, les œuvres des bons écrivains étaient goûtées dans toutes les républiques, et ces écrivains maintenaient, par la correspondance ou par le simple échange de livres, l'unité de l'âme continentale.

De même qu'il y a une race, il y a une littérature hispano-américaine. Car si dans chaque pays elle prend certains traits locaux, partout elle présente des aspects généraux communs. Elle se caractérise, en effet, aussi bien dans les pays du Nord que dans ceux du Sud, par sa faculté d'assimilation, par sa richesse imaginative, par une suave mélancolie née de l'âme aborigène et par un certain penchant à l'improvisation, à l'inachevé, dû à la culture élémentaire et à l'esprit créole naturellement nonchalant et parfois rebelle. De là la simultanéité avec laquelle les grands mouvements littéraires ou d'idées de l'Europe ont pris et se sont développés dans presque toutes les républiques, et de là l'unanimité avec laquelle les grands écrivains nationaux ont été admirés ou discutés dans tout le continent.

C'est que la littérature a, dans tous ces peuples, une origine commune. Elle a été enfantée, en effet, par les lettres espagnoles que les Universités ou collèges des jésuites créés dès le xvi^e siècle ont répandues un peu partout, et par certains lettrés ou écrivains péninsulaires venus avec les conquistadors, tels que Alonso de Ercilla, qui a chanté la guerre d'Arauco, et Bernal Diaz del Castillo, qui a narré la conquête du Mexique.

I. — Premières Epoques.

A ses débuts, cette littérature n'a été donc qu'une branche des lettres espagnoles. Ses premiers représentants.

furent des chroniqueurs, des poètes héroïques ou courtisans, des auteurs religieux, qui s'inspiraient des modèles espagnols et suivaient le goût pompeux ou précieux (*culterrano*) de ces temps. Mais comme la plupart étaient nés dans le pays, et s'occupaient souvent de l'histoire locale ou chantaient les prouesses des conquistadors, ils sont aussi les précurseurs de la littérature autochtone. Parmi de nombreux imitateurs, il y eut certains auteurs réellement remarquables, comme le chroniqueur péruvien Garcilaso de la Vega, dit l'Inca (1541-1615), auteur des fameux *Comentarios Reales*, Inês de la Cruz (1651-1695), religieuse mexicaine, considérée comme la première poétesse de langue espagnole de l'époque, le jésuite chilien Lacunza (1731-1801), auteur d'un curieux livre mystique : *Venida del Mesias en Gloria y Majestad*. Ce sont les auteurs primitifs et « médiévaux » des lettres hispano-américaines.

Cette première période, qui pourrait s'appeler coloniale, commença vers la moitié du xvi^e siècle et se prolongea bien après l'Indépendance, car la littérature dépend plus de l'esprit de la race que du régime politique. Il est vrai qu'à l'époque de la Révolution et durant les années suivantes, les œuvres des encyclopédistes et des précurseurs du romantisme français eurent un profond écho dans le continent, mais ces influences se circonscrivirent au domaine des idées ou des sentiments, et les écrivains continuèrent en général de se conformer aux lois des lettres traditionnelles et de refléter le goût régnant, en Espagne, qui était alors celui du pseudo-classicisme d'importation française. Néanmoins, ces écrivains qui collaboraient à la formation des nouvelles nations, qui reflétaient l'ambiance de liberté et d'inquiétude, se différencient assez des lettrés espagnols de l'époque. Parmi eux, il y en eut de véritablement extraordinaires, tels que les savants éducateurs Andres Bello (1780-1865), Vénézuélien, Domingo F. Sarmiento (1811-1888), Argentin, les poètes José Joaquim Olmedo, Equatorien, José Maria de Heredia (1803-1839), Cubain, le cri-

tique et polémiste Juan Montalvo, Equatorien (1883-1889). Ce sont les classiques hispano-américains.

Vers la moitié du XIX^e siècle, le romantisme européen exerça son influence sur les lettres des jeunes républiques. Le sentiment de la nature et l'esprit de liberté qu'un tel mouvement préconisait trouvèrent un terrain propice dans ces pays d'une beauté naturelle magnifique et qui venaient de faire la prouesse de leur indépendance. Vers cette même époque, la littérature de mœurs, inaugurée en Espagne par le singulier Mariano José de Larra et par Mesonero Romanos, eut une heureuse répercussion dans les lettres du Nouveau Monde : de nombreux écrivains qui, grâce à l'influence romantique, avaient ouvert les yeux à la beauté du paysage autochtone, s'intéressèrent aux formes caractéristiques et pittoresques de la vie locale. En poésie, cette influence, alliée à celle de la poésie populaire, eut des réalisations très curieuses, notamment en Argentine où elle donna origine au genre dit gaucho. Ces tendances furent fécondes : leurs représentants accomplirent un labeur méritoire et quelques-uns produisirent des œuvres très réussies. Tels Jorge Isaac, Colombien (1837-1895), qui écrivit un roman idyllique du terroir : *Maria*, dont la fraîcheur dure encore ; la poétesse Gertrudis Comez de Avellaneda (1814-1873), Cubaine, qui eut un grand renom en Espagne ; José Hernandez, Argentin, qui créa dans son *Martin Fierro* un poème gaucho dans lequel ses compatriotes voient aujourd'hui une épopée nationale ; Juan Zorrilla de San Martin, Uruguayen, qui fit dans son *Tabaré* un poème héroïque indien devenu fameux.

Néanmoins l'influence romantique n'a fait que modifier l'attitude sentimentale sans atteindre presque les formes, et la littérature de mœurs ne pouvait créer qu'une modalité subalterne. Ces courants ne réussirent donc pas à doter la littérature hispano-américaine d'un esprit, d'un caractère, d'une forme propre capables de la différencier fondamentalement, de la rendre autonome. Mais ils avaient donné

naissance à l'interprétation de l'âme et de la terre du Nouveau Monde, et ils avaient enflammé la curiosité pour les lettres étrangères. Un poète du moment, Perez Bonalde, Vénézuélien, traduisit pour la première fois en espagnol les poèmes de Heine et le *Corbeau* de Poe.

II. — Le Modernisme

Autour de 1880, quelques écrivains jeunes cherchèrent donc, dans les lettres françaises modernes des inspirations nouvelles, que la littérature espagnole d'alors, en pleine décadence, ne pouvait leur donner, et, s'assimilant quelques procédés des romantiques et des parnassiens, ils réussirent, jusqu'à un certain point, à renouveler, à moderniser l'élocution caduque et vainement pompeuse régnant encore. Le premier de ces précurseurs du mouvement moderne a été Manuel Gutierrez Najera (1859-1895), poète mexicain émotif et très artiste, dont les poèmes ont quelque chose de la douceur de Musset et de l'éclat prismatique de Gautier. Les autres, Salvador Diaz Miron, Mexicain aussi, Julian del Casal et José Marti, Cubains, ont été de même des écrivains intenses et des artistes du style et du vers.

Tout un mouvement tendant à abolir les limitations de la vieille rhétorique espagnole, à renouveler les formes, à accorder les lettres à la sensibilité moderne, commença alors à se dessiner dans un désir véhément d'idéalisme, de liberté, d'affirmation sans entrave de la personnalité créatrice. Un poète de génie, Ruben Dario (1867-1916), précisa ce courant et, avec l'exemple de son œuvre, le fit triompher. Dans ses livres fameux : *Azul...*, *Prosas Profanas*, il réussit définitivement à donner au style une souplesse, une nuance qui le rendirent apte aux plus subtiles expressions de l'âme moderne, à doter le vers d'une ductilité, d'une suavité qui lui permirent de produire des effets musicaux pas encore entendus dans la langue. Et ce mouvement, connu sous le nom de Modernisme, gagna le conti-

ment. Des poètes singuliers apparurent dans presque toutes les républiques : en Colombie, J.-A. Silva; au Pérou, José Santos Chocano; en Argentine, Leopoldo Lugones; au Mexique, Amado Nervo; en Bolivie, Ricardo Jaimes Freyre; au Chili, Pedro A. Gonzalez; en Uruguay, J. Herrera y Reissing; au Vénézuéla, R. Blanco Fombona. Des prosateurs de choix se révélèrent partout : en Uruguay, José E. Rodo; en Colombie, J. M. Vargas Vila; au Guatemala, E. Gomez Carrillo; au Vénézuéla, M. Diaz Rodriguez; au Chili, Luis Orrego Luco. Toute une pléiade d'écrivains remarquables, dont quelques-uns s'affirmèrent ensuite comme les meilleurs en leur genre dans le domaine de la langue espagnole.

Bien qu'inspiré surtout par le Symbolisme et par le parnasse français, le Modernisme suivait en réalité ce grand courant d'idéalisme libérateur et rénovateur, qui agitait presque toutes les littératures européennes et qui avait pour champions aussi bien Verlaine, Rimbaud, Mallarmé, qu'Ibsen, d'Annunzio, Oscar Wilde, Eugenio de Castro, etc. (Je ne sais pas pourquoi les critiques français, en parlant du symbolisme, négligent de lui donner cette signification.) C'est pourquoi le Modernisme a produit des résultats si heureux et a eu une transcendance extraordinaire. Un phénomène rare dans l'histoire des littératures se produisit en effet à ce moment : l'ancienne colonie transmit à la métropole le souffle rénovateur, et Ruben Dario, qui vint à Madrid en 1898, fut reçu par la nouvelle génération espagnole comme un initiateur et un maître. La littérature coloniale était-elle devenue autonome ?

III. — Le Mouvement actuel

L'admiration pour les maîtres étrangers avait amené les écrivains du continent à l'enthousiasme pour le lointain, le raffiné, voire le morbide, en même temps qu'au dédain pour les lettres traditionnelles, pour la langue pure, pour le mi-

lieu américain, leur faisant adopter ainsi une attitude de déracinement, fictive, insoutenable. Ruben Dario même, qui a eu la sagesse de s'appuyer sur la tradition de la langue, n'a pas échappé entièrement à une telle limitation. C'est pourquoi à mon avis son œuvre n'a pas exercé d'influence à l'étranger, comme celle d'un Poe ou d'un Walt Whitman, non supérieures en puissance lyrique. A ce point de vue, l'époque moderniste n'était donc que la seconde période que les lettres des peuples jeunes doivent traverser : la période cosmopolite. Elle ne signifiait que la recherche dans le domaine étranger des éléments nécessaires pour pouvoir découvrir le trésor propre. Il était donc indispensable d'adapter à l'esprit et au milieu hispano-américain les véritables conquêtes réalisées par ce mouvement. Ruben Dario s'en rendit compte, et, dans quelques poèmes de son troisième recueil fameux : *Cantos de Vida y Esperanza*, lui qui avait chanté les marquises et les cygnes des fêtes galantes, célébra la race, les aspirations du Nouveau Monde, la nature de son pays natal. Ce lyrique, qui se défendit de lancer un manifeste durant la lutte symboliste, ne donna pas non plus la norme de la nouvelle orientation. Mais José Enrique Rodo (1872-1917), qui dans un opuscule retentissant : *Ariel*, s'était adonné à réveiller, à fortifier l'âme continentale, contribua à déclancher le mouvement que la maturité relative des esprits et l'ambiance de force et de sincérité du nouveau siècle commençaient à préciser. Le poète péruvien José Santos Chocano donna alors, avec son livre *Alma America*, une des premières notes et des plus élevées.

Vers 1908 je me suis efforcé, dans la préface de mon livre *Romances de Hoy*, de dégager les lignes de ce courant, autant qu'alors il était possible de le faire. « Conservant les conquêtes de la liberté des genres et de l'expression, le goût pour la forme neuve et personnelle, — écrivais-je, — nous tous, nous désirons simplement *faire de la vie et de la beauté dans notre milieu*, en essayant de créer une litté-

rature propre, foncière, qui encadre nos nobles sentiments de peuples jeunes et nos désirs virils de progrès... » Et faisant allusion à l'esprit nouveau de réaction contre la morbidité fin de siècle : « L'ambiance est comme le parfum. Sans que nous y prenions garde, elle nous enveloppe, nous pénètre et finit par nous griser. Et si l'ambiance d'aujourd'hui est si claire, si pure, si bienfaisante, pourquoi ne pas nous laisser conduire par son souffle suave vers l'horizon où une aurore de vie et de beauté irradie doucement son or immaculé ? »

Tous les bons écrivains du continent se sont laissé emporter par ce souffle suave. Quelques-uns même des champions du Modernisme, comme Leopoldo Lugones, Amado Nervo, s'éveillèrent à la beauté du milieu, aux suggestions de la vie vécue, et l'un d'eux, Chocano, n'a fait que chanter la nature ou le passé hispano-américains. Les écrivains de la nouvelle génération, comme E. Gonzalez Martinez, Mexicain, Manuez Galvez, Argentin, Gabriela Mistral, Pedro Prado, Chiliens, Alcides Arguedas, Bolivien, Montiel Ballesteros, Uruguayen, etc., se sont adonnés délibérément à interpréter l'âme ou la vie de leur milieu, et les jeunes qui suivent aujourd'hui les tendances européennes d'avant-garde, comme Ricardo Guiraldes, Argentin, ou l'Abate de Mendoza, Mexicain, cherchent dans leurs pays l'inspiration et la matière de leurs créations. Tous ont compris qu'après avoir étudié, imité, appris l'art européen, il fallait créer avec sa propre âme, construire avec ses propres matériaux.

Il ne s'agit pas, certainement, d'instaurer un art local ni même national, toujours limité, mais d'interpréter ces grandes suggestions de la race, de la terre, de l'ambiance, qui animent toutes les littératures autonomes, suggestions qui, loin d'annuler l'universalité primordiale dans tout art véritable, la renforce en la différenciant. Il s'agit tout simplement de traduire la vie du Nouveau Monde selon les données de l'art pur et de la sensibilité contemporaine. Certains

ont dénommé ce mouvement américanisme ; je l'ai appelé Mondonovisme, parce que ce premier terme comprend l'idée de l'action yankee et parce qu'avec celui-ci je veux signifier à la fois art du Nouveau Monde et art du Monde nouveau, car la littérature hispano-américaine tend à être tout cela.

Actuellement cette littérature est dans une période de création authentique féconde, qui a déjà produit des œuvres caractéristiques, si bien que lorsque l'étranger arrivera à la découvrir, il découvrira aussi une Amérique espagnole originale, personnelle, insoupçonnée. Ainsi, les lettres, qui ont toujours été un trait d'union entre les peuples hispano-américains, sont actuellement le principal facteur dans l'affirmation de la personnalité continentale. Elles sont, en effet, en train de devenir la conscience et la voix unanimes, aujourd'hui que le continent se trouve devant une question vitale pressante. L'agression de l'impérialisme des États-Unis a posé un terrible problème que les écrivains, avant les politiciens, se sont appliqués à élucider. José E. Rodo prit l'initiative. Et ensuite de nombreux écrivains, comme Ugarte, Blanco Fombona, José Vasconcelos, ont apporté leurs lumières. On peut donc prévoir que la littérature arrivera encore à sauver l'intégralité continentale et à réaliser la grande idée de Bolivar : cette confédération des peuples du Nouveau Monde espagnol qui leur permettra d'accomplir leurs destinées dans l'avenir.

FRANCISCO CONTRERAS.